

Christine Bernard

PYRAMIDE



Les Editions La Gauloise

Christine Bernard

PYRAMIDE

ROMAN

Editions La Gauloise
Série : La Gauloise rit

LE JOURNAL DU MATIN

Dimanche 5 juillet 2026

MAKE AMERICA OLD AGAIN !

(De notre envoyée permanente Sophie Matelot)

La foule était nombreuse hier, sur la pelouse et dans les rues entourant la Maison Blanche. Venus dès l'aube pour s'assurer de la meilleure place, les Américains ont patienté pendant des heures sous un soleil de plomb, en attendant l'allocution de Michaël Moss, une allocution « historique » selon les propres termes du président qui l'avait annoncée la veille sur Tweeter. Les services présidentiels avaient fait disposer dans les principales artères de la ville des écrans géants et des haut-parleurs qui diffusaient à un volume difficilement soutenable l'hymne américain. (...) « *Il est inadmissible qu'une Nation comme les États-Unis soit encore qualifiée avec mépris de « Pays neuf ». Ce mépris, Peuple Américain, je vais vous en libérer. Que nous manque-t-il pour ne plus être un pays « neuf » ? Une histoire ? Des racines ? Bien sûr, nous en avons tous, des racines, vos*

grands-pères vous ont probablement raconté leur immigration, les familles laissées en Europe... Et pourquoi les ont-ils abandonnées, leurs familles ? Vous êtes-vous déjà posé cette question ? Soyez honnêtes, vous l'êtes-vous posée ? La réponse est... La misère ? Non. Les guerres ? Non. Vos grands-parents sont venus en Amérique parce que l'Europe était un continent trop étroit. Déjà usé. Fini. Vos aïeux ont émigré pour créer une Nation jeune et dynamique, active (Applaudissements), destinée à son tour à régner sur le monde (Applaudissements). Ils ont réussi ! Nous avons réussi ! (Applaudissements) Le monde entier nous envie notre économie, notre armée, notre liberté. L'Amérique est grande. Que nous manque-t-il maintenant ? Juste une chose : faire taire les jaloux. Notre histoire tient sur un folio recto-verso ? Réécrivons-la. Partons à la découverte de nos ancêtres. MAKE AMERICA OLD AGAIN ! » (Applaudissements). À Washington, les commentateurs s'avouent sceptiques sur le sens qu'il convient de donner à cette déclaration (...)

LE DELUGE (1)

Jessica n'en finissait pas de lire et relire les différents récits du Déluge. Il y avait quelque chose là-dessous, elle en était sûre. Elle le sentait.

Son petit bureau en osier était couvert de documents. Des ouvrages universitaires et de vulgarisation, de vieux bouquins poussiéreux aussi. Et quelques gravures.

« En ce temps-là le monde regorgeait de tout ; les gens se multipliaient, le monde mugissait comme un taureau sauvage et le grand dieu fut réveillé par la clameur. Enlil entendit la clameur et il dit aux dieux assemblés : - Le vacarme de l'humanité est intolérable, et la confusion est telle qu'on ne peut plus dormir. Ainsi les dieux furent-ils d'accord pour exterminer l'humanité.

Ea m'avertit en songe. (...) Détruis ta maison et construis un bateau. Puis rassemble à l'intérieur du bateau la semence de tous les êtres vivants. (...).

Lorsque le cavalier de l'orage lança la pluie, j'embarquai et voligeai le bateau. (...) À la première lueur de l'aube, un nuage noir

vint de l'horizon ; il tonna là où Adad, le maître de l'orage, chevauchait.

Alors les dieux de l'abîme surgirent : Nergal retira les digues des eaux inférieures, Ninurta, le seigneur de la guerre, jeta à bas les barrages, et les sept juges de l'enfer, les Annunaki, élevèrent leurs torches, éclairant la terre de leur flamme livide. Un cri de désespoir monta au ciel quand le dieu de l'orage changea la lumière du jour en obscurité, quand il mit la terre en miettes comme une simple coupe. Tout un jour la tempête fit rage, augmentant encore en furie ; elle fondait sur le peuple, comme les marées de la bataille. Même les dieux étaient terrifiés par l'inondation ; ils fuirent jusqu'au plus haut du ciel. Pendant six jours et six nuits les vents soufflèrent, le torrent, la tempête et l'inondation accablèrent le monde, la tempête et l'inondation firent rage ensemble comme des armées en bataille.

Quand l'aube du septième jour se leva, l'orage qui venait du sud s'apaisa, la mer devint calme, l'inondation était apaisée ; je regardai la face du monde, et c'était le silence, toute l'humanité était changée en argile. La surface de la mer s'étendait aussi plate que le sommet d'un toit ; j'ouvris une écoutille et la lumière tomba sur mon visage. (...)

Je cherchai des yeux la terre en vain, mais à quatorze lieues apparut une montagne où le bateau s'échoua. Sur la montagne de Nisir, le bateau tint bon, il tint bon et ne remua pas. Un jour, il tint et un second jour (...). Quand l'aube du septième jour se leva, je lâchai une colombe et la laissai partir. Elle s'envola, mais ne trouvant pas d'endroit où se poser, revint. Puis je lâchai une hirondelle. Elle s'envola, mais ne trouvant pas d'endroit où se

poser, revint : je lâchai un corbeau, il vit que les eaux s'étaient retirées, il mangea, il vola alentour, il croassa et ne revint pas. Alors, j'ouvris tout aux quatre vents, j'offris un sacrifice et versai une libation au sommet de la montagne. »

Comme le récit de Gilgamesh est proche de celui de la Bible ! pensa Jessica. Au-delà de cette proximité, une phrase l'interpellait : « *Le vacarme de l'humanité est intolérable, et la confusion est telle qu'on ne peut plus dormir* ». Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Elle posa sur le bureau ses lunettes cerclées de rouge et dégusta une gorgée de thé à la menthe – elle le préférait bien sucré, « doux comme l'amour » – en réfléchissant aux possibilités que ce récit ne fût pas une légende.

Lassée par une journée d'étude, la journaliste se leva et alla s'accouder au balcon de son studio. En dépit de sa petitesse et de la distance de la capitale, elle l'avait choisi pour son emplacement : de sa fenêtre, elle dominait tout le front de mer. Et, après des journées chargées, passées dans le fracas du Caire, d'Alexandrie ou, pire, des transports en commun, elle éprouvait un réel besoin de s'évader, de laisser son regard errer sur l'horizon ou planer en compagnie des mouettes... ou bien des goélands, elle les confondait toujours !

MOSS TROUVE SON BÂTIMENT

(Extrait descriptif des enregistrements des caméras de sécurité du Bureau Ovalé – Auteur : Maxwell K. – 2026.07.06 15 :24)

Le président est à quatre pattes sur le tapis de laine jaune installé en son temps par le président Obama. Devant lui, plusieurs albums de photos sont ouverts. Il en tourne fiévreusement les pages. La caméra 4 permet de distinguer qu'il s'agit de photos de monuments étrangers : la tour Eiffel, les pyramides d'Égypte, un ensemble tarabiscoté et couvert de végétation (John suggère qu'il pourrait s'agir du temple d'Angkor-Vat), un bâtiment saturé de couleurs criardes, en Inde peut-être, quelque chose qui ressemble à une statue énorme et primitive enfoncée dans la terre jusqu'au menton...

- Yeaah !

Le président a poussé une sorte de rugissement qui est, pour lui, la manifestation d'une joie intense (notre longue pratique de la vidéo-surveillance nous permet maintenant de décrypter la plupart de ses cris et onomatopées). Comme un enfant, il pointe du doigt l'une des photos. Il bondit en brandissant la page qu'il a arrachée au livre. Il se jette en hurlant sur l'un des canapés en velours de Gênes, puis il se relève et va se servir un bourbon qu'il revient siroter dans un fauteuil rayé de jaune et de bleu. Il triture une mèche

de ses cheveux et émet un rot sonore.

Il se lève et se dirige vers le bureau. Il décroche le téléphone :
- Bramley ? J'ai trouvé.

Il raccroche et sort de la pièce en dansant d'un pied sur l'autre.

TWEET



Michael Moss
@realMichaelMoss

Le billet de 1 dollar. C'est évident !
MAKE AMERICA OLD AGAIN
On verra ce qu'on verra.

15 :28 – 06 JUIL. 2026

LES PYRAMIDES !

Lorsque le président Moss déboula dans le bureau de Matt Bramley, celui était en vidéo-conférence avec les chefs de cabinet, ou leurs homologues, du premier ministre israélien, du président français, de la chancelière allemande, du premier ministre canadien et des plus hauts responsables d'une douzaine d'autres Nations. Dont la Russie. Ce sont donc plus de quinze chefs d'État qui furent simultanément témoins de l'entrée tonitruante du président de la première puissance mondiale, plus rougeaud que jamais et la mère en bataille. À la main, il tenait serrée une page froissée, manifestement arrachée à un livre ou à un magazine.

Matt Bramley, gêné, lui indiqua aussitôt l'écran de son ordinateur, où les visages de ses interlocuteurs s'affichaient, l'œil curieux, dans autant de fenêtres alignées. Mais Moss n'en avait cure. Au contraire, la présence d'un public décupla son enthousiasme. Le monde entier allait assister à la naissance en direct de sa nouvelle grande idée. Poussant son chef de cabinet, il s'installa à sa place devant l'écran et entreprit de défroisser avec application la précieuse photo.

Un instant plus tard, quinze presque chefs d'État découvraient la photo des pyramides de Gizeh. Bramley les entendait penser : Il veut attaquer l'Égypte ? Au fait, on en est où avec l'histoire de l'Ambassade américaine à Kaboul ? Est-ce que la Turquie est au

courant ? Encore un coup des Russes. Ou, plus prosaïquement : Qu'est-ce qu'il est encore allé imaginer, cet abruti ?

Tout à son excitation, le président Moss ne leur laissa pas le temps d'approfondir leurs pensées. Sans préambule ni salutations, il déclara : « Chers amis, lors de l'Independence Day, j'ai annoncé au peuple américain une grande nouvelle. Vous avez la chance d'en être les premiers informés, transmettez la nouvelle dans vos pays respectifs et, bientôt, grâce à vous, le monde saura que les États-Unis sont la Nation la plus grande, la plus puissante et la plus *ancienne* du monde. N'oubliez pas, MAKE AMERICA OLD AGAIN. » Bramley réussit à interrompre la communication avant que Moss ne leur demande de répéter en chœur son antienne et ne leur expose sa nouvelle lubie. Il avait beau connaître son boss depuis plusieurs années, il ne parvenait pas encore à demeurer de marbre face à ses sorties. Il n'osait même pas penser aux images et autres blagues qui circuleraient dès le lendemain sur les réseaux sociaux.

Moss lui montra à nouveau la photo. Les Pyramides de Gizeh. Et alors ? Bramley savait qu'il aurait dû deviner. Michaël attendait qu'il devine. Mais comment ? Il était tellement imprévisible... Il n'eut pas longtemps à attendre : « Je veux les acheter » déclara le président. Bramley crut un instant à une blague, mais le visage de son interlocuteur le détrompa. Et puis, l'humour n'est-il pas l'apanage des gens d'esprit ?

L'AMBASSADEUR D'ÉGYPTE

Cette nuit-là, Matt Bramley dort mal. Sa femme avait invité des amis à dîner et, une fois n'est pas coutume, il leur avait raconté la dernière saillie de son patron. La soirée avait été tellement gaie et arrosée qu'il avait dû prendre une aspirine en se couchant, en espérant qu'elle lui épargnerait le syndrome que les Français appellent *gueule de bois*. Le lendemain, l'aspirine n'ayant pas fonctionné et, toujours pour imiter certaines coutumes transmises d'Outre-Atlantique par un lointain cousin, il avait avalé d'un trait un café froid additionné d'un jus de citron, que son estomac en colère avait aussitôt rejeté.

C'est donc le ventre vide et la tête embrumée que le chef de cabinet du président rejoint son bureau ce mardi matin. Moss – Michaël pour l'état-civil, Mike pour ses amis, Mickey pour ses détracteurs – l'y attendait déjà, l'œil vif et la photo dans la poche. Matt savait que la démonstration de la veille n'était pas une blague et qu'il allait, une fois encore, devoir faire preuve de patience et de diplomatie.

- Convoquez-moi le président égyptien.
- Je crains qu'il soit difficile de le faire déplacer sans une bonne raison.
- Je veux acheter les Pyramides. Ce n'est pas une bonne raison,

peut-être.

- Acheter... les... Pyramides ? Mais... ce n'est pas...
- Tout est possible, Bramley. Je paierai.
- Bien... Monsieur le Président...
- Arrêtez avec ces hésitations. On dirait que vous avez peur que je vous mange. Qu'est-ce qui vous arrive, ce matin ?
- Rien... Monsieur le Président. Une nuit difficile, rien de grave.

Les pires craintes de Bramley se réalisaient : ce n'était pas une blague. Sa position de chef de cabinet l'obligeait à un minimum de loyalisme. Ne pouvant décemment pas abonder dans le sens de son patron, il pouvait tout au moins l'empêcher de se ridiculiser trop ouvertement. Il lui conseilla donc d'agir dans le secret le plus absolu : l'effet de surprise n'en serait que plus grand, et le monde ne pourrait que s'incliner devant autant d'audace.

- Alors, ce président ? Ça vient ?
- Je ne vous apprendrai rien en vous disant que Mohammed Gamal ne brille pas par son ouverture d'esprit.
- Moss sourit. Bramley avait visé juste.
- Un Arabe !
- Peut-être vaudrait-il mieux que vous vous entreteniez d'abord avec son ambassadeur. Youssef Whitman est un homme intelligent. Et puis, il est à moitié américain.

Deux jours plus tard, c'est dans un restaurant du quartier chinois que, pour d'évidentes questions de discrétion, se déroula la

rencontre. Le président commençait à se méfier des trois zozos chargés de surveiller en permanence le Bureau Ovale...

Malgré les avertissements voilés de Matt Bramley, il fallut à Youssef Whitman plusieurs minutes et deux coups de pied dans les tibias pour comprendre que Mickey ne plaisantait pas. En dépit de sa surprise, il parvint à ne pas s'étrangler de rire. C'est là que Bramley se rendit compte que c'était un diplomate de haut vol.

- Alors ? s'impatientait Moss qui attendait une réponse immédiate.

Whitman, après s'être déclaré extrêmement flatté que le choix du président se fût porté sur le monument le plus emblématique de son pays natal, tenta d'expliquer que ce caractère même en interdisait l'exportation. Que deviendrait l'Égypte sans ses pyramides ? Oui, même sans une seule d'entre elles. Moss proposa de lui fournir, en échange, tout un bataillon de sphinx qu'ils pourraient ranger comme bon leur semblait, en carré ou bien en rond – Bramley eut la vision fugace de l'allée des lions de Délos, qu'il avait visitée avec sa femme lors de leur voyage de noces – dans un joli parc fleuri qu'il viendrait volontiers inaugurer, pour peu qu'il portât son nom. Whitman ne céda pas.

- C'est une question d'argent ?

Pour les Américains, tout devait toujours se résoudre par une transaction. Mais Whitman se montra inflexible. Loin d'attaquer le

président de front, il eut le bon goût de lui proposer d'autres monuments moins lointains et, donc, moins onéreux.

- Nous possédons déjà, à Miami, une abbaye venue d'Espagne. Je veux quelque chose de plus grand.

- Alors, pourquoi ne pas choisir, puisque cette forme vous plaît, une pyramide aztèque ? Le Mexique est proche, le trajet s'avèrerait moins coûteux.

- Des cailloux entassés par ces foutus indiens ? Vous vous moquez de moi ? Et puis, vous le savez comme moi, la route du Mexique est fermée par un p... de mur. Infranchissable. Je ne veux pas réveiller la colère des minorités.

Bramley et Whitman échangèrent un regard empreint d'une complicité nouvelle.

Toujours à son rêve, le président parlait tout en dévorant avec les doigts des beignets de crevette huileux, sans même se rendre compte que ses commensaux ne l'écoutaient pas et avaient cessé de faire semblant de s'intéresser aux innombrables coupelles de canard laqué, de poulet *Kung Pao* (au poivre du Sichuan) et autres pousses de bambou qui encombraient la table.

- Alors ? Combien ?

Les deux hommes sursautèrent de concert.

- D'ordinaire, il suffit de dire « j'achète » pour que toutes les portes s'ouvrent. J'en connais, des pays qui seraient fiers que le président du plus puissant pays du monde s'intéresse à leurs vieilleries !

Le retour à la Maison Blanche se déroula dans un silence de plomb. Ce petit diplomate le lui paierait.

(à suivre...)